

EDITO

L'écriture est affaire de solitude. C'est entendu.

Dans la distance au langage qu'elle met en œuvre, dans le regard aigu qu'elle invite à porter sur les mots - en graphie et en chair -, sur la fulgurance indisciplinée du sens et sur l'espoir, toujours, de la poésie, le pluriel n'a guère sa place. Elle a besoin du vide pour se laisser gagner par la singularité de l'auteur, réclame l'isolement et le silence d'un corps-à-corps qui emprunterait à la structure de l'étoile-double, objet-sujet incorruptible, à l'abri de toute autre forme de gravitation que celle qui lui est inhérente. « Ecrire, c'est une façon de parler sans être interrompu » faisait remarquer Jules Renard avec une fausse légèreté.

Pour autant, multiplicité, concomitance, assemblées, sont-elles à bannir des champs de la littérature et de la poésie ? L'objet-livre, en tout cas, est susceptible de leur faire écrin. Preuve en est faite. Le voilà qui existe en cette entité simple et commodément ramassée dans l'espace, disponible à la paume de la main, ne concédant rien pourtant à la possible diversité de ses contenus. Un vin a parfois de ces bouquets complexes...

Alors, *Arpentages*, de quoi s'agit-il ? Est-ce à nous de l'énoncer ? Tout au plus, peut-on fournir quelques indices, en faisceau ou en creux.

Sans doute, peut-on évoquer ici un appétit exploratoire que partagent tous les auteurs complices et qui résonne parfois avec un engagement de vie. Voilà qui pourrait constituer un socle commun. Mouvement(s), migration, périple, pente, paysage, « tiers-espaces »... font partie du creuset conceptuel qui donne son épaisseur à ces « arpentages », qu'ils soient physiques, géographiques, intérieurs, temporels, fictionnels... Pour tous, une gourmandise de la lisière, des horizons, du gouffre ou de la cime, des lieux impensés du savoir et du sensible, des aires inédites de l'art qui, comme le pointait Jean Dubuffet, « n'aime pas coucher dans les lits qu'on a préparés pour lui ».

La forme est plurielle elle aussi, poésie, littérature, photographie, arts plastiques. Des travaux en cours trouvent ici leur place, donnant à voir un peu de la sinuosité des chemins empruntés, et de la profondeur des espaces de création.

Au sein de cette approche collective réaffirmée et qui est l'un des ferments de la deuxième époque de cette revue (créée en 2003), nichent, on l'espère, quelques enjeux significatifs. Comme celui d'une expérience de l'interstice, de l'entre-deux, de la complexité donc, en accord peut-être avec la pensée du *tremblement* telle que la développe Edouard Glissant : « Essayons de comprendre comment le monde à son tour tremble, mettons-nous en accord avec le monde, tremblons du tremblement du monde, ce n'est pas un tremblement de faiblesse, ce n'est pas un tremblement d'hésitation, c'est le tremblement de celui qui vit la vie du monde ».

Voilà ce que dessine peut-être cet espace éditorial inédit, un archipel sensible et esthétique doué de ce volcanisme-là, tenu ensemble par des socles profonds, et aux irisations riches. Une *terre farouche*, si Dominique Sutter nous autorise cet emprunt.

Antoine Choplin.